

# Bruxelles-Athènes : itinéraire d'une génération « perdue »



D'ici et D'ailleurs

PIERRE JASSOGNE  
Illustration  
BERT



*Loin des enjeux financiers ou politiques, de nombreux Grecs ont décidé de quitter leur pays pour trouver un emploi ou un avenir meilleur, loin de chez eux. Certains arrivent chez nous à Bruxelles, au cœur de la capitale européenne, pour commencer une nouvelle vie. Tous ont décidé de partir, faute d'avenir. Ce sont les visages « invisibles » de cette crise grecque qui se vit d'Athènes à Bruxelles.*

JANIS, 28 ANS :

*« Chaque jour, on pense tous à la même chose, on veut vivre une vie comme tout le monde avec un emploi, une maison, des enfants, ici ou ailleurs. »*

**J**anis a 28 ans. Il est arrivé en Belgique il y a quelques mois. Pour lui, la capitale européenne est un tremplin pour trouver un emploi. Cela fait quatre ans qu'il est au chômage en Grèce et qu'il ne touche pas d'argent. « Quand on est au chômage, on touche 400 € par mois pendant un an, et puis c'est tout. C'est impossible pour un jeune de s'en sortir ! » En Grèce, Janis vivait avec son père, ambulancier. Mais depuis la crise, le salaire de ce dernier a diminué de moitié. Impossible pour Janis de vivre plus longtemps à ses crochets. « Il y a deux ans, il gagnait 1 300 €, mais aujourd'hui, c'est à peine 700 €, même s'il fait des heures supplémentaires. Comment vivre à deux personnes avec cette somme-là quand tout augmente ? Même chez Lidl, c'est plus cher en Grèce qu'ici à Bruxelles. »

Depuis mai dernier, Janis a donc décidé de dire au revoir à son père et à la Grèce pour venir en Belgique, près de sa mère Pénélope. « Beaucoup de jeunes sont prêts à s'en aller pour trouver du travail en Belgique, aux Pays-Bas ou en Allemagne, car il y a encore des possibilités, même si c'est la crise. Beaucoup de mes amis aimeraient partir, mais ils n'en ont pas les moyens. Chaque jour, on pense tous à la même chose : on veut vivre une vie comme tout le monde avec un emploi, une maison, des enfants, ici ou ailleurs. Mais quand on se décide à quitter le pays, on se dit aussi que c'est provisoire. Cinq, dix ans peut-être pour se faire une situation ici, et puis retourner en Grèce quand tout ira mieux. »

Janis n'a pas fait d'études. À 19 ans, il a décidé de rejoindre l'armée où il n'est resté que quelques mois, avant de devenir peintre. Janis parle un peu l'anglais, pas un mot de français, et jusqu'ici, il a accumulé les petits boulots avant de



se retrouver définitivement sans emploi. « Quand tu as entre 18 et 50 ans, c'est impossible de trouver un travail, que tu sois diplômé ou pas. Tout le monde est dans la même merde. Puis, les banques nous mettent la pression et la situation dégénère non seulement en Grèce, mais aussi dans le reste de l'Europe, en Espagne, en Italie. Personne n'est épargné et les États sont impuissants. C'est comme aux dominos... »

La situation de Janis est loin d'être unique. À Bruxelles, ils sont des centaines de ressortissants grecs à avoir quitté leur ville, leur province, abandonné leur famille, leurs amis pour chercher du travail en Belgique. Le problème, c'est que la majorité des Grecs ne parlent ni français ni néerlandais, et qu'ils ont, du coup, pas mal de difficultés à trouver un emploi chez nous. C'est ainsi qu'au Centre hellénique et interculturel de Bruxelles, des cours de français sont organisés chaque mercredi et vendredi. C'est le cas pour Constantina, Pénélope et Vassilis.

**« La seule solution, c'est partir »**

Constantina a 24 ans. Elle est originaire de Rhodes. Elle est arrivée à Bruxelles en décembre

2010. Avant de venir en Belgique, elle travaillait dans un institut de beauté comme esthéticienne. Famille, amis, emploi, elle a tout abandonné pour trouver « une meilleure situation ». « J'avais de quoi vivre, mais pas suffisamment pour développer mon avenir professionnel. J'ai toujours voulu avoir mon salon de beauté, mais c'est impossible en Grèce. Tout stagne chez nous : l'emploi, l'économie... Beaucoup de gens ferment leur commerce pour ne pas s'endetter, et comme il n'y a plus de travail, le chômage augmente. On se retrouve avec le couteau sur la gorge et les choses empirent parce qu'il n'y a plus d'argent et que les taxes ne cessent d'augmenter pour la population. » Aujourd'hui, Constantina se retrouve seule à Bruxelles et est toujours à la recherche d'un emploi. C'est son père qui l'aide financièrement. « Mais c'est difficile pour lui avec les 900 € qu'il touche par mois. Il y a un an encore, il gagnait près de 1 400 €. On craint vraiment de tout perdre, et c'est pour cela que les jeunes décident de partir, de tenter leur chance ailleurs. Ceux qui veulent travailler ont deux choix : soit partir, soit se faire exploiter pour un salaire de misère. »

À ses côtés, il y a le jeune Vassilis, vingt ans à peine. Depuis la fin de ses études, il y a un an et demi, il était au chômage et ne trouvait pas d'emploi comme plombier à Athènes. Voici trois mois qu'il est en Belgique. « Quand je suis parti, c'était le chaos. Aujourd'hui, c'est encore pire. Chez moi, quand ma sœur et moi, on a décidé de partir, ce fut le pire jour de notre vie, tout comme pour nos parents. Mais on n'a pas le choix, il n'y a rien pour nous. Les jeunes qui restent, ils risquent de tomber dans la criminalité, la violence, rien que pour s'en sortir. »

Dans la petite classe du Centre hellénique, ils sont une dizaine à venir suivre les cours de français chaque semaine. C'est Nancy qui les aide à apprendre la langue et les accompagne dans leur recherche d'emploi. « Cela fait trois ans que je m'occupe de ressortissants grecs arrivés à Bruxelles, et depuis 2009, leur nombre a triplé. Il n'y a pas de limite d'âge : cela va de 20 à 50 ans. Le problème, c'est que beaucoup ne trouvent pas d'emploi par la suite en Belgique, car il y a la barrière de la langue, et puis ils rencontrent les mêmes problèmes que les Belges à

la recherche d'un travail. Certains retournent alors en Grèce ou s'en vont ailleurs tenter leur chance, comme en Allemagne ou en Angleterre. D'autres sont prêts à tout pour gagner leur vie, quitte à être exploités. C'est alors à nous de les protéger. »

#### Partir : une aventure souvent sans lendemain

Dimitri Argyropoulos est président de la communauté hellénique de Belgique. Depuis deux ans, il a reçu plus de 2 000 demandes d'aide de la part de ressortissants grecs, tout juste débarqués à Bruxelles. Chaque jour, Dimitri reçoit des dizaines de mails de Grecs, surtout des jeunes prêts à partir du pays pour venir trouver un emploi dans la capitale de l'Europe. Mais pour beaucoup, cet exil est souvent « une aventure sans lendemain », selon le président de la communauté hellénique. « Tout s'est précipité au début de l'année 2010. On a vu arriver énormément de compatriotes, surtout des diplômés, qui ont voulu fuir les problèmes économiques et le chômage. Tous ces jeunes qui décident de fuir le pays, ce sont des générations perdues. Aujourd'hui, la situation a empiré, et la Grèce



est littéralement étouffée. Aujourd'hui, on ne vit plus, on survit », avoue-t-il amèrement.

Pour le journaliste grec Vangelis Demiris, encore correspondant à Bruxelles de la télévision publique grecque ERT au moment de ce reportage, l'exil de la jeunesse grecque est une véritable catastrophe. « Ils se retrouvent sans emploi et sont désespérés face à l'avenir. C'est la raison pour laquelle ils quittent le pays. Attention, ce sont des gens qui ne vont jamais rentrer. C'est une génération sacrifiée de jeunes gens, victimes d'un système qui a très mal fonctionné pendant trente ans. C'est vraiment un drame, car il n'y a à l'heure actuelle aucune perspective d'avenir. On est dans l'impasse. »

Car avec un taux de chômage historique, les jeunes sont les premières victimes de la crise. Un jeune sur deux n'a pas d'emploi. Cette explosion du chômage a commencé en 2010 avec la crise de la dette et les mesures d'austérité imposées au pays. Depuis, la situation n'a cessé de s'aggraver en raison de la récession qui frappe actuellement la Grèce. Le pays est à bout de souffle, et la jeunesse, sans espoir. Depuis 2008, ils sont plus de 50 000 jeunes à avoir quitté le pays.

Un haut fonctionnaire à Athènes nous explique que la situation n'est pas près de s'améliorer en Grèce. Dans son

#### UN HAUT FONCTIONNAIRE GREC :

« Pour le moment, la Grèce est rentrée dans une guerre dont on ne voit pas le sang. Les victimes, ce sont les travailleurs, les jeunes, les retraités. On est en train de tous les sacrifier sur l'autel de l'austérité. »

ministère, il est aux premières loges pour apprécier les décisions qui vont être prises, les difficultés qui vont toucher la population dans les prochains mois, et les jeunes en particulier. Face à cela, il se dit « désemparé » parce qu'il doit suivre les ordres qui viennent de Bruxelles. « On ne veut pas donner aux jeunes Grecs les moyens de s'en sortir. Les salaires diminuent, la consommation diminue, la production aussi. Du coup, les magasins ferment, le chômage augmente. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : entre 2011 et 2012, la Grèce a vu son PIB baisser de 12 %. La seule approche de l'Union européenne a été jusqu'ici celle du budget : on ne fait que du chiffre sans aucune perspective sociale et personne ne s'en préoccupe. C'est important de ne pas faire de déficit, évidemment, mais pour le moment, la Grèce est rentrée dans une guerre dont on ne voit pas le sang. Les victimes, ce sont les travailleurs, les jeunes, les retraités. On est en train de tous les sacrifier sur l'autel de l'austérité. Même moi, avec mon salaire, je ne m'en sors pas, alors comment font les autres ? »

#### « On vit comme dans un pays en guerre »

Rester pauvre ou partir, tel est donc le dilemme de nombreux jeunes Grecs, contraints au chômage ou à devoir rester chez leurs parents. C'est le cas d'Angel. Il a perdu son emploi en 2008. Depuis quatre ans, il n'en a plus retrouvé, malgré ses recherches. Aujourd'hui, à trente ans, il vit chez sa mère, comme de nombreux jeunes dans sa situation. Pour passer son temps et gagner quelques euros par semaine, il vient aider un ami dans une librairie du quartier où les clients sont plutôt rares. « Chaque jour, on doit vivre avec moins de choses. Pour fumer, je demande aux gens, mais il m'arrive aussi de ramasser les mégots par terre parce que je n'ai plus les moyens de m'acheter du tabac. Dans cette situation dramatique, on est obligé de se débrouiller, car il ne faut rien attendre du